Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 50

Artikel: Cri du coeur
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225537

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année — N° 50 — Samedi 16 décembre 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous vous expédions le Conteur Vaudois à l'essai, espérant qu'un grand nombre de compatriotes comprendront qu'en s'y abonnant, ils encourageront les amis du patois et des coutumes vaudoises.

LA TCHIVRA A LA MERE BRABAN

N'ETAI pas retse la mére Braban. On croûïo petit tsédau de misère : dâotrâi dzenelhie, quauque counet, on pû *(coq)*, et l'ètâi quasu tot. Gardâve son pû pè la mau *(à cause)* que l'ètâi prâo fièra, quand bin l'ètâi poûra, et que voliâve pas que sâi de que sè dzenelhie l'aulant frequeintâ vè lè vesin. Dinse onna biène !

Crâïo bin que i'é âobliâ lo tsat. La mére Braban, li, l'arâi pas âobliâ, crelotte ! Son tsat, son Colin, que lâi desâi, l'ètâi son hommo. Son hommo ? bin mé ! On hommo cote, dâi coup que lâi a. Ein a que lâo faut preindre su la petse de lâo fenne po lâo quartette. Son Colin lâi cotâve rein. Viquessâi de ratte et de gâle *(caresses)* de la mére Braban. L'ètâi tot.

Et po reduire ti clliâo z'applliâ *(attelages)*, faillâi pas tant de clliâo carrâïe. Po lo tsat, on vîlhio panâ à couvîcllio, sein couvîcllio, âo câro dâo fû. Lè counet l'ètant dein onna tiéce *(caisse)* dèfro, pè raveu et cramene. Faut craire que cein l'ètâi à lâo potta po lâo santé, po cein que niyîvant *(nichaient)* quemet dâi crâno counet de mére Braban que l'étant. Po lè dzenelhie, lo tsautein s'adodolâvant su dâi pachon d'etsîla : l'hivè, restâvant pè la cousena.

— Râva po lè caille, desâi la mére ein manèyeint la remésse et l'écové !

Eh bin ; la mére Braban n'ètâi pas conteinta de son tsédau. L'arâi voliu oquie dè pllie : avâi son lacî franc. Po lo pan, allâve llièna *(glaner)*; la tsè, l'ètâi sè counet su l'adzo et sè vîlhie dzenelhie ; mâ po lo lacî de son petit goutâ, sarâi bin pe quemoûdo se pouâve gardâ onna tchîvra.

Cllia bîte coterâi pa tant. Du lo saillî tant qu'âo derrâi âoton, l'âodrâi la mena patourâ pè lè terrau et lè tsintre. L'hivè, onna croûïe misa farâi l'affére et lè counet medzerant lè brosse.

Tot cein, la mére Braban lo racontâve âo menistre que l'ètâi vegnâi po lâi baillî lo bondzo ein faseint onna veryâ.

— Oï, que lâi desâi stasse. Ne pas avâi fauta de payî son lacî, vaut gros. Vu dan atsetâ onna tchîvra, âo bin la truquâ contre quauque dzenelhie.

— Vâi mâ, que lâi fâ lo menistre, voûtra tchîvra, la né, iô voliâi-vo la reduire ?

— Lo tsautein, la laisserî dein lo cllioû *(enclos)*.

— Vâi mâ, l'hivè et lè dzo de pout teimps ?

— L'hivè ! la mettrî dein mon pâilo, alliettâïe âo pî de mon lhî.

— Mâ tot parâi !... Et l'oudeu ? mére Braban!

— L'oudeu, monsu lo menistre ! L'oudeu dâo pâilo, *ma tchîvra vâo prâo lâi sè accotoumâ !*

Marc à Louis

La triple alliance. — J'admire beaucoup ces trois frères ..

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'ils s'entr'aident si bien ! L'un est journaliste et vante les automobiles que pilote le le second, tandis que le troisième, qui est docteur, soigne les gens écrasés par le chauffeur !

LUGES, CALUGEONS ET BOBS

C'ETAIT à la belle époque où la neige tombait à journée faite, en larges flocons serrés et réguliers, comme faits à la machine, une machine bien réglée qui vous les débitait sans accrocs et sans compter ! On allait se coucher. On jetait un coup d'œil dehors, ça tombait dru autour du réverbère au capuchon de métal s'épaisissant sous la ouate moelleuse. Et à l'observer, comme ça, le nez en l'air, il vous venait une sorte de tournis qu'on aurait pu croire que les flocons, toujours les mêmes, descendaient, puis remontaient, invisibles dans la nuit, pour redescendre au même pas, comme un défilé truqué sur l'écran d'un cinéma.

Le lendemain, au petit jour gris et glacé, la neige, désespérément, continuait son manège silencieux.

On était tellement pénétré de cette chute que tout, dans la chambre, semblait y participer : les livres sur la bibliothèque, les fleurs de la tapisserie...

Sans que rien n'ait pu l'annoncer, comme vous regardiez par la fenêtre, quelque chose d'immobile et de lumineux s'offrait à vous : la neige ne tombait plus ! De temps en temps, très loin, comme un nuage de poussière, c'était une branche d'arbre trop chargée, ployée jusqu'à terre, libérée dans une brusque détente...

Sur la grande route passait le lourd triangle bardé de fer, arraché par huit chevaux aux grelotières sonores. Et à grands coups de socque on se creusait un passage dans les murs hauts et durs qu'il avait haussés. On commençait à former la piste qui plongeait brusquement au bas du talus, se redressait presque horizontalement et mourait doucement trois cents mètres plus loin.

Personne n'avait de skis. Mais tous traînaient au bout d'une cordelette la luge de famille, usée par la glace, les pierres et les coups de pied. Eles étaient de deux sortes : celles venues du magasin et celles passées par les mains du menuisier du quartier. Aussi dissemblables que possible ! Les luges achetées en magasin étaient l'orgueil de leurs propriétaires : soigneusement vernies, montées sur des patins évidés aux fers demi-ronds, le siège formé de lattes vissées à claire-voie, elles filaient légèrement avec un bruit clair. Dessus, dessous, sur les montants, on lisait, imprimé dans le bois au fer rouge et en majuscules : DAVOS. Personne ne savait exactement ce que ça voulait dire. Le manuel de géographie aux innombrables détails ignorait cette industrie pourtant essentiellement suisse ! A cause de leurs fers spéciaux, on les appelait des luges à glace !

Mais il y avait les autres ! Les calugeons ! Taillés dans des pièces de chêne massif, fichées de traverses grosses comme le bras, les côtés pleins et arrondis dans les bouts, le dessus poli par le frottement du ventre, armés de fers larges et plats, ils fonçaient sur l'obstacle, obéissaient à la commande du pied, franchissaient les trous en rendant un son sourd de tombereau vide ! Larges et plats, ils prenaient victorieusement les virages les plus traîtres. Même quelques-uns portaient des noms, peints en larges lettres rouges, et l'on se rangeait précipitamment sur leur passage. On criait :

— Attention, voilà la Cambronne !

Ou bien :

— Tire-toi ! c'est l'Eclair !

Et on la suivait des yeux jusqu'à ce qu'elle s'arrête. C'est elle qui allait le plus loin, le plus vite, le plus sûrement. Aussi longue et mince que le gosse qui la montait, c'était le calugeon type, la réponse fière et définitive aux misérables Davos toujours gagnées de vitesse... Et on disait de quelqu'un, pour se moquer de lui :

— Vas-y, allez ! Tu vas « dégommer » l'Eclair !

Mais ceci n'était que jeu de gosses.

...Il y avait les parties du soir qui se prolongeaient tard dans la nuit. La piste n'était plus dans les champs, mais sur la route polie. Une piste de glace, aux reflets d'acier.

On allait après souper, regarder les bobs arriver, couper les rails du tram dans un rauquement bref et gicler des étincelles jaunes. Les occupants, collés les uns aux autres, inclinés en avant, semblaient voler à raz du sol. L'un sonnait de la trompette, longuement, pour dégager la piste ; le conducteur, crispé au large volant serti de toile, criait : « Frein ! »... Un nuage de poussière fusait à l'arrière, les griffes mordaient rageusement la route... et un long frisson nous passait dans le dos !

Quand on avait longtemps observé les bobs énormes et lourds tourner court sur la place, on s'ingéniait à se faire accepter comme passager. On s'aidait à tirer sur la corde roidie par le gel, ou bien on guidait le volant d'une main, pour la remontée. Alors, arrivé au haut, on nous faisait une petite place entre deux larges carrures. Et la brutale descente commençait. Le bourdonnement du bob, les virages pris à la corde le buste à deux doigts du sol, les gens, les lumières croisées dans un clin d'œil, les obstacles surgissant brusquement et qu'on force en fermant les yeux, la vitesse qui augmente, qui augmente, un sentiment de complète sécurité et des peurs immenses qui vous déchirent les entrailles, vous rivent les doigts sur les tubes verglassés, la barrière du bob. On se promettait de ne plus recommencer. Et, une fois arrivé sans accroc, on s'arcqueboutait contre la bise et l'on riait de sa lâcheté.

Sur le capot de tôle peint en vermillon, la lune, haute dans le ciel, faisait briller la grande croix blanche.

Benj. Guex.

Le froid au cours du change.

La famille Dubois est à table. On parle de l'hiver et du froid terrible qui sévit en France : vingt degrés au-dessous ! Brr !

Le jeune Dubois, auquel le professeur avait parlé de la bourse et du change, à la leçon du matin :

— Dis, papa ! Combien est-ce que ça fait, vingt degrés en France, en degrés suisses ?